

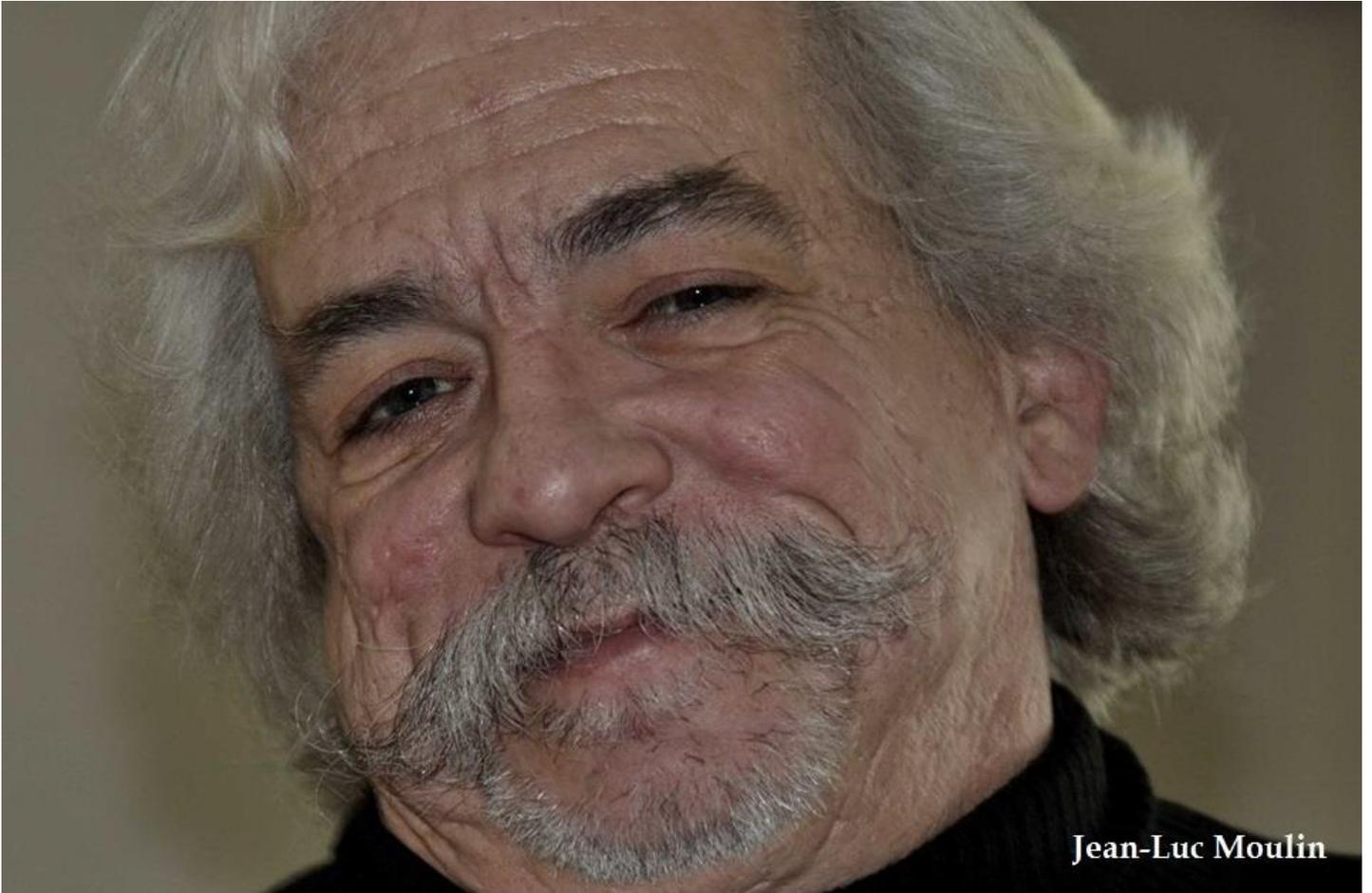
L'HOMME OUBLIÉ



Où mes
mots
tâtonnants
inventent
la
lumière
Qu'ils
m'offriront
alors
...
alors
je
reviendrai
...

Jean-Luc Moulin

L'HOMME OUBLIÉ



Poèmes

Jean-Luc Moulin



Oui, mais qui me dira ?...

Oui, mais qui me dira pourquoi il fait si froid
En plein soleil d'été, au plus fort du mitan
De ces jours bleus d'azur et leur souffle brûlant ;
Just'aux gelées perdues dans mon manque de Toi ?

J'en ai connu et bu, de ces vents indolents
Qui murmurent, indécents aux nuques assoiffées
Le feu de leurs passions, de chairs tatouées,
Jetant à peaux perdues la lave du volcan.

J'en ai couru et lu, de ces chemins fiévreux,
Immolant sur la bouche et les mains des passants
Leurs danses scarifiées aux secrets trop ardents
Qui jetaient les amants en des trances de feu.

Oui, mais qui me diras pourquoi il fait si froid,
Même en ces cicatrices où ma vie brule encore,

Au plus près du soleil avant que je sois mort ;
Just'aux gelées hurlées de mon manque de Toi ?

Je ne veux plus courir et ni boire et ni lire
Avant que de renaitre aux sentiers de mon cœur,
Avant que de savoir me passer de ces heures
Où nos corps emmêlés me faisaient devenir.

Je ne veux plus tenter d'approcher la lumière
Avant que d'être aveugle à nos demain perdus,
Avant que d'avancer, sans espoir, l'âme nue
Jusqu'aux bords d'exister en espoir de lisière...



Je ne suis qu'un vieux clown...

Je ne suis qu'un vieux clown, aux derniers tours de piste,
Un bleu à l'âme aquarelliste,
Je ne suis qu'un jongleur de mots égratignés,
Un soleil ancien, résigné.

J'ai vu tant de soleils aux airs d'éternités,
Tant de fois s'abîmer,
Emportant mes espoirs au fond des océans,
Epuisés combattants.

Je ne suis qu'un vieux clown, aux atours blanchis,
Un amoureux bien trop transi,
Je plutôt suis qu'un mécréant et fier de l'être
Un anarchiste à sa fenêtre.

J'ai chanté tant d'étoiles, à tant de firmaments,
Tant de pluie de serments,
Me dépeçant le cœur à lune que veux-tu
Que mon sang n'en reviendra plus.

Alors vous qui passez, le cœur au bout des doigts,
Souffrez mon sourire et ma foi,
Il fait si doux pour moi, le long de vos envies
Que je m'y baigne et y souris



Les poètes...

Ils marchent les pieds nus, les mains chargées d'oiseaux
Et le vent s'époumone aux boucles des enfants,
La lune enfouit ses larmes aux cous de leurs taureaux
Pendant que la nuit noire abrite les amants.

Ils rient des mots d'amour en les jetant au ciel
Et le vent les emporte au-delà des roseaux,
Les baisers qui les suivent ont la saveur du miel
Et l'horizon rougeoie, demain il fera beau.

Les poètes
Vont nu-tête

Et le chant des nuages habille leurs oublis.
Les poètes
Vont nu-tête
Et la main du hasard les dévêt dans la nuit.

Ils dorment à plein ventre au ferment de la Terre
Et le vent leur chantonne une berceuse ancienne,
Au mitan de leurs nuits coule une source claire
Où leurs rêves s'ébrouent en nages bohémiennes.

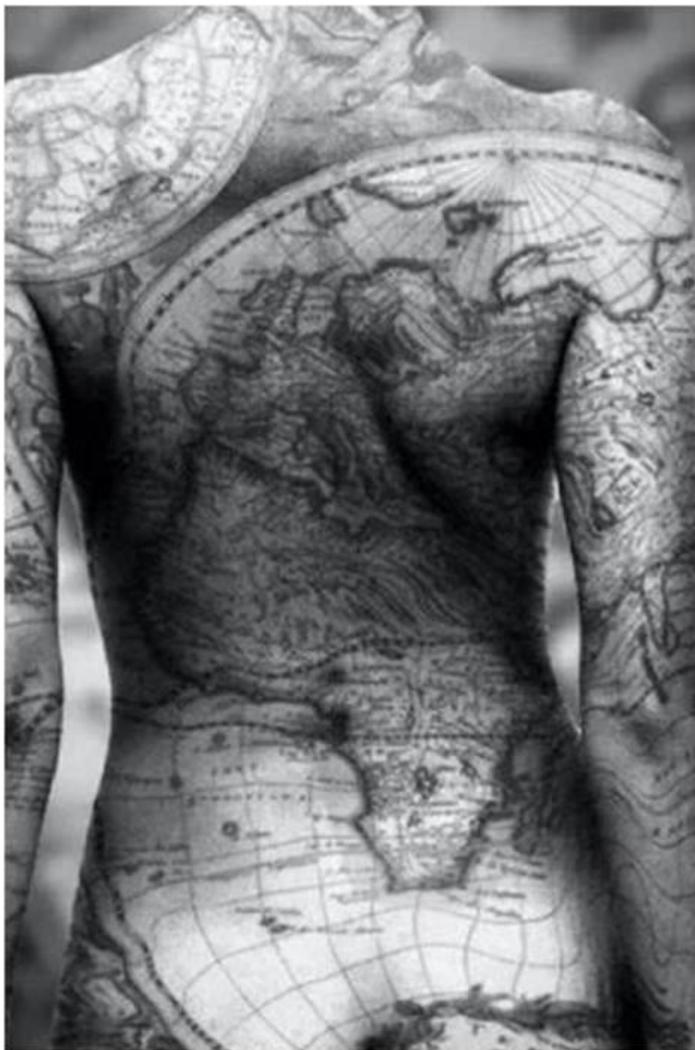
Ils se lèvent à l'aube et cueillent des baisers
A la rosée du pas de leurs femmes de vent,
Ébouriffant la soie de leurs ventres dorés
D'un chant très doux d'amour tout ourlé de serments.

Les poètes,
A tue-tête
Entonnent leurs demain de leurs pas accomplis.

Les poètes,
A tue-tête
Enfourchent leurs chevaux dans le soir qui s'enfuit.

Et moi qui ai trop peur du vide et de l'absence,
A tant les regarder défier les matins froids,
Il me vient des poèmes à hurler au silence
Avant que de mourir de n'avoir pas osé.

Et moi qui ai trop peur de ma main bien trop sage,
A tant les regarder tutoyer leur effroi
Il me vient des élans de traverser la page
Et de vivre au soleil ou bien de m'y brûler



La pluie des peaux t'emportait avec moi...

La pluie des peaux t'emportait avec moi
En torrents de galets démolissant mes mots,
Torturant le désir, obscurcissant l'écho
Que tentaient nos chemins de ronces et de lois.

La pluie des peaux t'emportait avec moi
Amnésiant nos sursis, déchirant tous les murs
Que nous nous étions dits, susurrés en murmures,
Écorchant en passant le secret d'être soi.

La pluie des peaux t'emportait avec moi
Et nos eaux jaillissantes, en secrets abyssaux
Et nos peaux grésillantes aux brulures de nos sceaux
Acceptaient en riant la douleur et la joie.

La pluie des peaux t'emportait avec moi
Et qu'importe la nuit, oublieuse écorchée,
Il ne fera plus nuit à moins de t'oublier,
Il ne fera plus nuit, sans la nuit de tes doigts...



À l'heure de l'accomplie récolte...

Écouter le ruissèlement des secondes léchant la peau acérée,
Prendre le temps d'écouter leurs doigts minuscules
Et leurs chemins décidés.

Leur céder le contrôle et les étoiles sans appréhension
Mais rester attentif à leurs plus intimes injonctions
Afin de les sentir devenir grésillements jusqu'à la brûlure.

Accepter alors la consommation comme ultime enjeu,
Entendre le chant doux du feu dans toute sa franchise
Et l'accueillir dans son chemin,
De sa surface crépitante au plus intime de sa lave
bouillonnante.

Laisser la danse ignée dessiner ses méticuleuses
connaissances

Et y apprendre les plus éperdues parcelles de soi,
Y étancher ses soifs les plus inconnues
En amours désapprises.

Alors pouvoir désormais recevoir les enseignements du
silence

Et recevoir son chant damné comme autant de consciences,
Devenir en complétude chaque note muette,
Chaque interstice d'oubli réconcilié.

Y tendre la résurrection de sa peau impatiente
Telle une amante esseulée sous la pluie carnassière,
S'abandonner en vertige à la plénitude de ce vide
Jusqu'à la jouissance suspendue d'être.

Et s'oublier au bonheur jardinier de l'accomplie récolte,
Glisser l'ongle dans la fente de la première seconde
entrouverte,
En écarter les moitiés de sa coque
Et porter enfin le jour naissant à ses lèvres...



L'Homme Oublié...

Quand les matins s'ébrouent, silencieux écorchés
Et qu'il n'est plus d'élan à leur soleil de glace
Alors, sans un regard pour la nuit qui s'efface
Et seul parmi les siens, s'en va l'Homme Oublié.

Ses mots d'espairs blêmis grelottent à ses pieds,
Haranguant le passant au pas de poignard cru,
Agitant sous ses peurs un cœur à moitié nu,
Rêvant encore d'un geste ou même d'un baiser.

Mais nul ne se retourne ou n'esquisse un élan,
Un début de présence, un pas vers l'exister,
Le peuple qui travaille a bien trop mal aux pieds
Et crache sa peur à la paume des errants.

Mais lui, ces pieds Madame, il les compte et recompte
Et sans talons aiguilles, poinçonnant l'espérance !
Non, juste au bout des doigts, quand sa ferveur avance
Il veut vous les hurler, mais en alexandrins !

Car lui, ces pieds Monsieur, oui Vous, Monsieur le Conte !
N'auront jamais l'éclat de vos souliers vernis,
Enfin qu'un « moins que rien » vous aura assouplis
Avant de les lustrer, pour Votre plus grand bien !

Non, lui le « va-nu-pieds » qui affûte son verbe
Aux regards aiguisés jusqu'à trancher l'espoir,
Funambule amnésié sur l'oubli du trottoir,
Il vous les confiera, sous vos effrois acerbes.

Il sait la fin écrite à ses espoirs noués
Comme le pas clouté ordonné à vos sbires,
Les feuillets envolés à leurs tristes plaisirs
De gommer de vos seuils le prix des Oubliés.

Alors il s'en ira, son sourire d'affranchi
Sciant talons aiguilles, matant souliers vernis,
Rassemblant dans l'urgenc' son grand bouquet de vers
Pour aller les semer au plus Vrai de la Terre.

Alors il s'en ira dormir sous d'autres cieux,
De jardins partagés en squats oubliés
Où son oubli subsiste en passés sacrifiés
Mais la nuit est possible à force d'exister.

Quand les matins s'ébrouent, silencieux écorchés
Et qu'il n'est plus d'élan à leur soleil de glace
Alors, sans un regard pour la nuit qui s'efface
Et seul parmi les siens, s'en va l'Homme Oublié...



Tout un bouquet riant...

Tout un bouquet riant
Où j'y mêle ancolies,
Tout un bouquet de lèvres.

Tout un bouquet vibrant
De pensées, de soucis,
Tout un bouquet de fièvres.

Et moi coquelicot,
Qu'émoi croque au lit clos,
Je m'en mêle, éphémère.

Et moi la marguerite,
Qu'on effeuille trop vite,
Je m'emmêle et m'y perds.

Qui viendra me cueillir,
Au sortir d'un soupir
Avant que je m'étirole ?

Qui voudra l'immortelle
Et son froissement d'ailes,
Hormis mon cher Éole ?...

Tout un bouquet riant
Où j'y même ancolies
Bien avant de souffrir.

Au bout qu'un quai d'antan,
Tout un bouquet d'envies
Butinant nos désirs...



Devenir l'Autre Côté...

Ce ne sont pas toujours les portes qui se dérobent ou font défauts

Parfois, c'est aussi...

...C'est aussi

Notre endurance à longer - dénudé de doute - le froid du
silence des murs

Comme notre optimiste à les savoir bruissantes, un peu plus
loin ;

Notre acuité à les discerner frémissantes, refusant
l'immuable du mur

Comme notre résilience enthousiaste à dessiner d'espoir
leurs contours.

...Ou encore

Notre foi marmoréenne à tenir leurs huis et leurs gonds pour
bienveillants

Comme notre dextérité convaincue à déjouer les crans de
leurs serrures ;

Notre bravoure têtue encourageant nos bras à pousser et ne
point trembler

Comme notre détermination hardie à accueillir le chant des
possibles.

Reste alors enfin à convoquer

La braise ténue de nos envies et d'un souffle joyeux en
attiser le brandon,

La source claire de nos rires et d'une main en conque y
rafraichir nos fronts,

La patience murmurée de nos bâtons de marche et y affuter
le chant de nos pas,

L'or silencieux de nos matins nouveaux et d'une main sure
en porter l'anneau,
La protection aimante de notre terre et y écouter le scandé de
nos allants
Le vent chargé d'épices de nos cartes aux trésors et y humer
nos demain.

Et là oui, viendra l'alchimie superbe aux mains gorgées de
sève
De devenir l'élan,
De devenir la porte,
De devenir l'autre côté
Et d'en accueillir l'immensité...



D'une poignée de secondes...

Au plus tendre du soir, au plus blessé d'oublier,
Il s'est assis, froissant dedans sa main tremblante
Juste une poignée de secondes.

Et à tant les froisser, aux cals du passé
Ces secondes ont poussées, jusqu'à l'éternité,
Papillons oubliés aux battements de lune.

Alors la nuit venue toutes veines battantes,
Il s'est levé léger, habillé de lucioles
Et le vent l'a suivi d'un baiser silencieux.

La mer, amante aux lèvres salées,
L'a reçue à pleine bouche
Et ourlée sa peau d'étoiles et d'écume.

Alors il a ri, ri d'un rire de rocher,
D'un rire de nouveau-né
Qui s'apprête à manger le monde.

Loin derrière, à plus que portée d'ombre
Une Muse a trempé ses cheveux dans le ciel
Pour y esquisser un sourire.

La Vie, d'une poignée de secondes froissées
Avait battu les cartes et le sang d'un seul geste ;
Il ne restait plus qu'à marcher...
- merveilleusement bien.



Ça c'est cassé, là...

Ça c'est cassé, là,
Et je sens qu'ça n'reviendra pas,
Ça c'est cassé, là,
Un grand silence dans l'brouhaha
Ça c'est cassé, là,
Pourquoi d'un coup il fait si froid ?

Ça c'est cassé, là
Et toi, dans le train qui t'en va
Ça c'est cassé, là
Les rails et leur rouille racont' ça
Ça c'est cassé, là,
La solitude est un combat,
Un combat qui perle au grand froid,
Une certitude au combat.

Ça c'est cassé, là,
De la souffrance a capella
Ça c'est cassé, là,
Quand t'es trist', moi je meurs deux fois
Ça c'est cassé, là,
Ça gronde dans ma favela.

Ça c'est cassé, là
Sur que les keufs n'entreront pas
Ça c'est cassé, là,
La hach' de guerre, j'l'enterr'rai pas
Ça c'est cassé, là,
On va causer au bazooka,
De l'amour jusqu'au bout des doigts
Face à leurs tronche' de yakusas.

Ça c'est cassé, là,
Comme un grand cri sur mon verglas
Ça c'est cassé, là,
Comme un direct à l'estomac
Ça c'est cassé, là,
Comme une nuit de grand fracas.

Ça c'est cassé, là,
Comme mon âme qui sonn'rait le glas
Ça c'est cassé, là ;
Et ma gueule, tu la r'veras pas,
J'ai lourdé mon corps au trépas,
La vie n'a pas tâché nos draps.

Ça c'est cassé, là,
Ça c'est cassé, la



Aux sources de tes larmes...

Aux sources de tes larmes, j'irai baigner mon cœur,
J'y planterai des rires en buissons de bonheur,
Y ferai un bassin aux berges souriantes,
Apaisant leurs contours de mes mains caressantes...

Puis de serments d'amour tresserai une couche
Que je recouvrirai des mousses les plus douces,
Rajoutant un coussin de plumes de tendresse
Pour glisser à ta nuque en très douces caresses...

J'ôterai aux rosiers un à un leurs chagrins
Où tu t'étais blessée en des temps incertains
Et puis y planterai des jasmins odorants,
Parsèmerai tes rives de doux lotus blancs...

Et lors de tes retours de tes lointains voyages,
Le corps plein de combats et les yeux plein d'orages,
Je guiderai tes pas jusqu'au calme de l'eau
Et puis t'y baignerai, attendant ton repos...

Alors, quand je verrai ton corps se relâcher,
J'apaiserai ton âme de vers murmurés,
Oindrait ta peau blessée de baumes odorants
Et te recouvrirai de baisers frémissants...

Puis je transporterai ton corps offert et nu
Au creux de notre couche au lit tendre et moussu,
Veillerai près de toi, dans l'odeur de ta peau,
Afin que rien ne vienne écourter ton repos...

Et quand, enfin repue de sommeil, tes doux yeux
S'ouvriront, soleils verts aux reflets lumineux,
Que ton regard au mien viendra se réveiller,
Ton bras cueillant ma nuque en une courbe ailée...

Alors nos deux désirs viendront se chevaucher,
Partiront en galops sauvages et débridés
Parcourir endiablés nos faims inassouvies
Faisant pâlir le jour et s'embraser la nuit...

...Alors, quand j'entendrai la cambrure de tes reins
Annoncer la marée de ton plaisir atteint,
Je saurai la douceur au plus loin de ta nuit
Et je saurai la mort de tes noirs ennemis...



Je cherche...

Je cherche des mots rouges coquelicots
Qui tomberaient comme un cri étouffé
Sur un sol illisible.

Je cherche les mots d'orage dont mon corps me parle
Tandis que mon sommeil tient
Le journal de mes rêves

J'ai trouvé...

Des mots carmins, étincelant les lèvres d'une serveuse,
Des mots écarlates qui arrêtaient les voitures en riant,
Des mots fuchsias, chuchotant des serments ombrés,
Des mots garance poinçonnant le trottoir nocturne,
Des mots pourpres, au souffle compté dans leurs cloîtres...

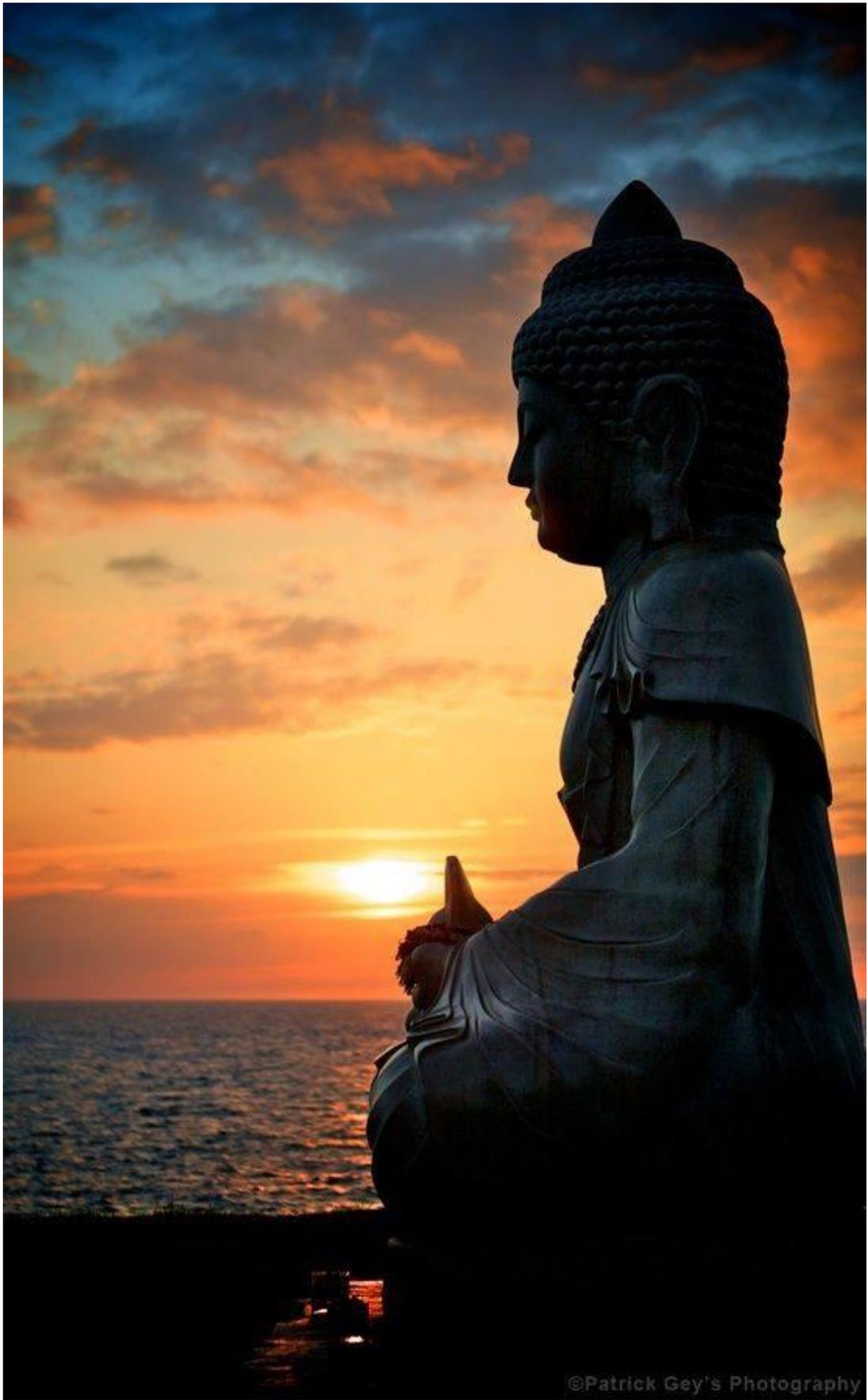
...mais ceux coquelicots étaient si fragiles, si vibrionnant
Que je les ai laissés ployer au jardin.

J'ai trouvé...

Des mots de pluie et leurs poissons d'argent,
Des mots de vent, déchainant les souvenirs volages,
Des mots de brume aux mains fraîches et immenses,
Des mots de neige, liant le ciel à la terre de leurs baisers
frileux,
Des mots de bruine, étincelant le pas des amoureux...

...mais ceux d'orages m'ont semblés si terribles
Que je les ai laissés gronder au cellier.

Ils doivent y être encore,
Si tu les veux, ma sœur, mon amie...



Écouter crépiter l'agonie des secondes

à la coupe asséchée de la paume,
entendre leurs échos douloureux affuter ma poitrine
jusqu'à l'essoufflement.

Les regarder, lucioles inquiètes et affairées,
se tordre en signes illisibles ou oubliés
et l'espace d'un espoir sans issue, vouloir avoir la foi,
comme on refuse de sauter du pont de ses questions,
aussi vertigineuses que sans appels.

J'aurais tant voulu que les heures aient un sens,
cinq sens même... ou plus,
qu'elles me lèchent, m'aveuglent, me griffent,
qu'elles me hument, me goutent, me vomissent,
qu'elles me pincent, me hurlent, me bousculent
mais qu'elles ne m'oublient jamais.

J'aurai voulu que les nuits me jurent que le temps ne
dormait jamais...



Ma bien-aimée, ma bayadère...

Moi qui ne suis qu'un étranger
Arpentant tes dunes berbères
Ma bien-aimée, ma bayadère,
Me feras-tu caravanier ?

Me livreras-tu tes chemins
Scellant tabernacle à ta cuisse
En parfums de route aux épices
Étourdissant le pèlerin ?

M'entrouvriras-tu l'outremer
De tes nuits chevauchées d'étoiles
Où l'enfin de toi se dévoile
En mille et un embarcadères ?

Je ne sais, mais quoi qu'il en soit,
Pas à pas mes yeux apprendront
Tous les chemins d'hésitations
Qui sillonnent de toi à moi.

Je me ferai vent parfumé
Pour embaumer ta chevelure
Ou perles, devenant parure
A ton cou de satin doré.

Je me ferai soleil levant
Pour lécher ta peau au matin
Puis rosée coulant sur ta main
En baiser léger, frissonnant.

Puis j'irai prier la lumière
Aux croisées des moucharabiehs
Que tes silences ont tatouées
En mon âme contrebandière.

Et enfin, en chemin de roi,
Mon cœur de vent déraisonnable
En deviendra rose des sables
Afin de dormir près de toi...



J'écoute...

J'écoute la chaleur,
J'égoutte ma torpeur
Et les chemins plus frais que trace sur ma peau
En tortueux salins la sueur de mes mots.

J'écoute la chaleur
Et j'y goûte mes peurs,
Lancinant territoire aux attraites assassins
Tendant ses mains griffues sous ses gants de satin.

J'écoute la chaleur
Aux allures de bonheur
Et les cris des enfants labourant mes espoirs,
Il est temps de vieillir et d'accepter l'Histoire.

Car tu n'es plus ma pluie,
Ces rassurants oublis
Où je croyais encore à nos demain radieux,
Tu n'es que le chemin qu'il faut nous dire adieu.

Car tu n'es plus ma houle
Enluminant la foule
En repeignant les soirs à tes pinceaux rêveurs,
Il n'y a plus d'après ni de matins rieurs.

J'écoute la chaleur
Et j'ai l'hiver au cœur,
Demain est un combat qu'il me faudra gagner,
Demain est un coup bas qu'il me faut oublier...



Ami qui...

Ami qui passe ici le cœur au bout des doigts
Rejoins-moi sur la mousse et bois à mes deux mains,
J'écouterai ton chant, reprendrai le refrain
Jusqu'au soir hésitant dans son manteau de soie.

Ami qui m'a rejoint et entonné ton cœur
Accepte le chemin qui mène à mon perron,
Sous la voute étoilée nous nous y assiérons
Et nos yeux frémiront à ce petit bonheur.

Ami qui t'es assis l'âme pure et légère
Entre dans ma demeure et puis viens t'attabler,
La soupe est déjà chaude et le pain est tranché
Quant à mes compagnons, ils portent la lumière.

Ami qui a mangé d'un appétit joyeux
Viens donc au coin de l'âtre apaiser ton errance,
Au mitan de nos mots s'endormira l'enfance
Et ses peurs souriront à la chaleur du feu.

Ami qui a conté le rythme de ton pas
Acceptant la fatigue et le poids du chemin
Reste dormir au chaud jusqu'au petit matin,
La nuit dormira seule et demain t'attendra.

Ami intemporel aux bras chargés d'espoir
Il fait si bon au creux de t'avoir rencontré
Que chante encore en moi tes quelques mots soufflés :
« Ami, aime la vie et fais le lui savoir »...



Il pleut...

Il pleut des mots sur le sol,
Il pleut des larmes aussi
Et la mer pleure à l'envi,
Elle ploie sous tes pas perdus.

Il pleut d'émoi sur l'envol,
Il pleut des ailes aussi
Et l'oiseau, à moitié cri
Vole à rebours, demi-nu.

Il pleut des cris sur ma peau,
Elle pleut de pas minuscule
Altérant le crépuscule,
Oublieux des trépassés.

Il pleut des nuits sans repos,
Elle pleuvra vers d'autres voix
Où son chemin fera loi
Bien loin de nous acérés.

Il pleut de lave et de feu,
Grésillant sous le fardeau
De nos étreintes sans mots,
Il pleut volcans sans parole.

Il pleut de foudre et d'épieu,
Signant d'écarlate voix
La discorde et son pavois
Embrasée de cours folle.

Moi, j'écoutais la pluie écrivant sur le sol,
En runes sans issues que je suivais du doigt
Le mystère écorché qui va de toi à moi
Sans trouver de chemin qui nous embrasserait.

Toi, je ne sais pas trop, je n'ai pas la boussole
Où tu gravais l'issue de nos deux peaux,

Où le silence hissait la nuit de tous les maux,
Ta pluie était murée sous le poids des secrets.

Il pleut, de tant de mots tus
Sur ma bouche trop avide
Tant d'interdits impavides
Au cœur de nos pas perdus.

Il pleut dessous mes paupières,
A pas aveugles et inquiets
Tant de chemins si secrets
Que j'y chemine et m'y perds...

Alors dis-moi...
...ou pas...



Il s'est assis...

Il s'est assis, ployant sous son poids d'illusions,
A genoux, lacéré par le prix d'exister
Et les oiseaux se taisent, immobile charnier
Où, de chair soumise, il n'est plus de pardon.

Au frais de la margelle, à l'aube de son puits
Il s'est assis, troublé, à écouter l'Histoire
Et le chant venimeux que trace sa mémoire
A coupé son élan ; demain s'en va fini.

A sa marche brisée, seul à pas silencieux,
Son chat s'est obstiné, de velours griffu
A venir le rejoindre au-delà du diffus,
Il s'est assis, ployé de devenir si vieux.

Au loin chante à tue-tête, à le plier encore
Et le babil heureux des enfants nouveau-nés
Et le chant de leurs mères, au rire déployé
Au loin chante à tue-tête et la vie et la mort.

Il s'est assis, ployant sous le désordre aigu
De son corps illusoire, affamé, élimé,
De son cœur épuisé aux diastoles fêlées,
Il s'est assis d'argile aux terres défendues.

A ses pieds s'est couché son félin compagnon,
La queue fouettant l'oubli aux brumes oppressées ;
Les chats savent le Temps qu'il est temps d'oublier
Et le glas silencieux de l'heur du grand pardon.

Tout au bout du ponton, sa barque vermoulue
Attend sans impatience, en se berçant du flot
Le temps qu'ils s'en iront pour un dernier galop
Défier des demain qui n'existeront plus.

A quelques pas de brume, immolant la passé
Sa maison craque et bruisse, emplie d'un temps rieur
Où l'attendait encore, en des soirs meilleurs
Celle qui n'est plus là, à en désespérer.

Il s'est assis, ployant sous ses espoirs blanchis
Par tant d'adieux brulés et de nuits sans sommeil
Et le poids des paupières est un poids sans pareil
Où la vie n'attend plus, où les larmes ont tariés.

Alors d'un piètre élan de tout son corps fourbu,
Il s'est levé enfin, sa main frôlant l'espoir
Et d'un pas flageolant dans les ombres du soir
Il a rejoint sa barque ; on ne l'a plus revu...



Moi, résident...

Moi, résident de contrées illusoires
J'embrasse à cœur perdu l'ombre d'un Nous retrouvés
Jusqu'à en perdre haleine, à souffle décuplé
Nos traces éperdues, nos oublis de l'histoire.

Moi, résident de contrées sans issues
J'embrasse à bras perdus, oubliés du soleil
Et du vent solitaire, aimant dessous la treille
Autant les désespoirs que les espoirs déçus.

Moi, résident de contrées désertées
J'embrasse à nuits perdues le lit de nos oublis,
Jusqu'à accompagner l'étranger, l'ennemi
Aux confins de l'accueil au cœur si lacéré.

Moi, résident de contrées sans-abri
J'embrasse à voix perdue et ce quoiqu'il advienne
Et tout le désarroi et le terreau de haine
Arasant les discours et tout l'espoir aussi.

Moi, résident de contrées tant déçues
J'embrasse à pleurs perdus comme à sanglots muets
Toutes nos désertions et tous nos menuets,
Dansant la carmagnole au prix de nos exclus.

Moi, résident de contrées anxiogènes,
J'embrasse à voix perdue le chant des oubliés
Aux si près de nos vies, de nos portes fermées,
Jusqu'au prochain espoir d'anéantir ces chaînes...

Alors si le poète a eu un jour raison,
Que « La lucidité soit la blessure plus proche du soleil *»,
Puisse un jour le soleil et le chant de la treille
Vous déciller enfin jusqu'à la « désertion »...

* « *La lucidité est la blessure la plus proche du soleil* »
(René Char).



Je suis l'arbre et le sol et la nuit qui murmure...

Je suis l'arbre et le sol et la nuit qui murmure
Et la sève est puissante à rouler dans mes veines,
Il ne sera repos que pour la branche vaine,
Oubliant ses racines en adorant les murs...

Je suis l'arbre et le sol et la nuit qui murmure
Ayant pris tout le temps de vous allaiter tous,
Ayant laissé bourgeons et toutes ses repousses
Aller prêcher le vent pourvu qu'il vous rassure...

Je suis l'arbre et le sol et la nuit qui murmure
Et lorsque vos outils, vrombissant et barbares,
M'abattrons sans vergogne à l'autel illusoire
De leurs peurs stériles, il n'est pas de futurs...

Je suis l'arbre et le sol et la nuit qui murmure
Et Dieu sait si patience a nourri mes racines
Alors que vous doutiez ou ne vous assassinent,
Toujours donnant mes fruits et vous les offrant, murs...

Je suis l'arbre et le sol et la nuit qui murmure
Et quoique vous fassiez, quoique les « braves gens »,
Oubliant qu'il n'est d'ombre hors de mes frondaisons
Louent à grand cri « Lumière », il n'est de bonne augure...

Je suis l'arbre et le sol et la nuit qui murmure
Et la Vie n'était pas avant que je ne naisse,
Et quoique vous fassiez pour que je disparaisse
Alors payez le prix que cette Terre ne dure...

Je suis l'Arbre de Vie, aux rameaux chamarrés,
Ne connaissant de Loi que celle de la Terre
Aux doux chants des poètes et des « agriculterres »
A tous les amoureux de l'Art et l'Amitié...

Je suis l'Arbre de Vie et si vous ne voulez croire
A travers mes rameaux, vos couleurs et passés,
Tous vos doutes ; coupez, allez-y donc, coupez !
Vous signerez enfin la fin de votre Gloire !...



Oui, mais qui répondra ???

Vous qui m'avez connu, ne chercher plus mon cœur,
Mon cœur s'en est allé, déchiré par les vents
Et leurs miettes s'envolent au gré de nos tourments,
Comme un témoin gênant qui pleurerait son bonheur...

Si vous m'avez connu, mais de mots seulement,
Ne cherchez plus non plus, j'ai bien trop cru aux mots
Qui ne sont que l'histoire de mourir bien trop tôt,
Avant que de pouvoir leur pleurer sentiments...

S'il en vient, sur ce mur pour croire encore au bruit
Que fait l'écume au soir just'avant de se taire,
Alors qu'ils « risquent tout », jusqu'à risquer se plaire
Et répondre à mon cri, tout au fond de leurs nuits...

Sil en existe encore, parmi celles et ceux
Qui croient au désespoir au point de s'y risquer,
Au point de tout jouer sur l'espoir d'exister,
Alors qu'elles et îles, osent répondre un peu...

La poésie n'est pas un jouet de « lettrés »,
La poésie est juste un espoir de survie,
Un outil d'ouvrier qui pense à l'atelier
Qu'il faut casser les moules ou y laisser sa vie...

S'en vient alors le temps où la question s'impose :
Est-il encore le temps que les « mots » vous racontent
Un temps que vous ne croyez plus, juste un temps que les
contes
Tenteraient de vous dire plutôt que vous imposent



Vas, vis et deviens...

Habille chaque caillou malaisé à ton pas
De tes plus fiers regards
Et chante lui sans peur au matin qui s'en va
Les promesses du soir.

Ouvre grand tes bras nus à tous les vents d'hiver
Et laisse les brûler
Jusqu'à la carte aigüe tatouant sur ta chair
Tous les chemins d'aimer.

Crie d'un élan de feu l'absence et le combat
De défier le hasard
Et puis va-t'en choisir ce grand chemin de toi
Qui n'a plus peur du noir.

Viendra alors le temps de ne plus rien défaire
De ce chemin d'aimer,
De rire enfin ce rire effaçant les barrières
A gorge déployée...



Elle avait su...

Elle avait su émettre de pluies d'étoiles
La peau de ton lit.
Elle avait su dérober d'un chant d'opales
Le cœur de ta nuit.

Les gouttes harmoniques époumonaient le sol
Et d'un doigt silencieux, la neige avait perdu
Sur ses chemins frileux d'amnésies éperdues
Le matin qu'elle naitrait au revers de ton col.

Elle avait su ciseler de nuits serties
Le vol d'une abeille.
Elle avait su habiller de gants de fruits
Tes mains en corbeille.

Les jardins hivernaux palissadaient le bruit
Que pleurait le silence à tes pas oubliés
Mais d'où que l'échalas sue sa sève enivrée
Il ne dort qu'un hanap au linceul de ton lit.

Elle avait su caracoler d'étalons noirs
Tes soirs éblouis.
Elle avait su déboussolez d'élangs d'espoirs
Tes cartographies.

Les dégels absentés de ses liqueurs perdues
Pérégrinent encore à tes vaisseaux brulants
Et ses bras absentés ne semant que le vent
En cristaux d'éphémères ont poinçonné la rue.

Elle avait su émietter de pluies d'étoiles
La peau de ton lit.
Reste, éperdue, empreinte au vent sidéral
Son allégorie...



Chemin de pluie...

La pluie paresse en ricochet au dédale ombré de tes doigts
Et dessine en apesanteur d'insignifiants oublis d'aimer,
Au loin un marcheur de douleur fait cap au grand
micocoulier
C'est l'heure où ta main tremble un peu, bien avant qu'il ne
fasse froid.

Ma sœur, mon eau, ma tourterelle il faudra tant de
conviction
Pour transmettre à ceux qui s'en vont le goût d'affleurer au
réel,
Le goût du large et des naufrages et leurs baisers givrés de
sel,
Le goût de dés appartenir au-delà de tous horizons.

La pluie décile aux vents mauvais les yeux des passants
funambules,
Il en faudra d'espoir mouillé pour déshabiller l'incrédule
Après qu'il aura bu sa soif et retrouvé le goût du miel.

La pluie désigne en arabesques aux chemins de peau de nos
nuits
Le magnétique et sinueux labyrinthe où coulent nos vies,
Pointer le ciel du bout des rêves en est l'issue spirituelle...



Ne me cherchez plus...

Ne me cherchez plus sur les arêtes de ce monde,
N'attendez plus le sang de mes mots désarmés
Pour vous en repaitre en écorchées complicités,
Pour espérer que la solitude à plusieurs est plus supportable.

Ne me cherchez plus décharné d'injustice à l'acéré des
barbelés,
N'espérez plus la béance de mes plaies ni aucun de leurs cris
Pour croire encore aux mots à maux ni leur alchimie
Ni supporter le plomb des balles et de leurs sinistres
marchés.

Ne me cherchez plus non plus sous les métros inhumains
A ramasser les déchets putrides des âmes suicidées,
Pour dessiner des moutons absurdes et bientôt écorchés,
La Vie s'en est venu s'asseoir au banc de mon jardin.

Et la Vie m'a avoué dans un sanglot qu'elle n'en avait plus,
d'avis.

Qu'il était bien trop tard, que l'espoir s'était pendu ce matin,
Que la Terre comptait ses jours sans trop penser au
lendemain,
Qu'il était temps de tendre à la Faucheuse, et même à petit
prix.

Ne me cherchez plus au lever du soleil ni de ses doigts
violines,
N'attendez plus l'araignée ni sa toile ou le chant de l'abeille
Qui m'ont si longtemps fait croire aux possibles merveilles,
« Monsanto m'a tuer » m'a murmuré la Vie en acceptant le
crime.

Alors j'irais dormir au dernier banc public, attendant un
passant,
Un sourire imbécile et défait de ce monde, une bombe à la
main
Qui – utopique à n'en plus s'immoler doucement – tracera à
la main
« Souriez » à l'endroit où le désastre attend...



D'aimer la Vie...

La vie est une maitresse exigeante.
Impulsive, changeante, capricieuse,
Elle soufflera sur toi les blizzards les plus acérés
Aux allures dégingandées de désespoirs cyniques
Comme les plus doux et élégants zéphyr
Aux haleines diaprées de bouquets fous d'épices.

Dessinait sur ta peau assoiffée les cartes aux trésors
D'utopies aux flancs courbes et sensuels,
De réseaux de possibles aux rives amoureuses
Elle en tracera aussi avec une tendre cruauté
Les chemins de ronces où le feu de l'écorchure
Sera ta seule couronne autant que ton repos rougi.

Mais ne doute pas ami, c'est bien là que repose la lumière
Où ton pas rencontrera le chant serein de son demain,
Où tes nuits se gorgeront de devenirs cheminant ;
C'est bien sous ses frondaisons lourdes et acceptées
Que se courberont jusqu'à ta bouche aux faims immenses
Les baies sauvages et juteuses des repas accomplis.

Alors certes,

La vie est une maitresse exigeante.
Mais pour celui qui saura l'aimer autant qu'elle saura
l'exiger,
Pour celui qui osera l'hommage autant qu'il boira l'ivresse,
Qui affrontera ses vertiges ou mieux s'y abandonnera
Viendra s'inscrire en baisers de feu aux fleurs inaltérables,
Tatouage de runes au muscle myocarde, le sceau sacré
D'aimer la Vie...



Souffrir, c'est n'avoir pas tout à fait renoncé...

Souffrir, c'est l'insistante envie de vivre,
Souffrir, c'est n'avoir pas tout à fait renoncé.
Souffrir, c'est froisser l'aujourd'hui tel un magicien,
En espérant y faire apparaître une colombe.

Tu y crois encore l'ami,
Tu y crois encore ?

Ne croyez plus jamais, mais souffrez à plein cœur,
Il n'est pas d'autres chemins hurlant de résister,

Et ceux qui chanteront la douceur du repos
Protégez-les du risque de l'avoir tant aimé.

Et tu m'aimes encore l'ami,
Et tu m'aimes encore ?

Souffrir, c'est la dernière porte vers espérer,
Souffrir, c'est refuser de mourir avant l'heure
Souffrir, tant que ça vibre il faut le chevaucher
Souffrir, c'est être con et puis croire au bonheur...



Je reviendrai...

J'ai rangé tous mes mots pour qu'ils souffrent ensemble,
Emprisonnés dedans leur triste solitude,
Aujourd'hui la Vie chiffre, et vos joies et vos pleurs
Sont informatisés pour que vous aimiez mieux.

Pour que vous aimiez mieux vos vies de résignés
Et que tous ces produits qui vous rendront heureux,
Vous n'hésitez jamais à tant les désirer
Ou bien à les produire, les vendre ou les louer.

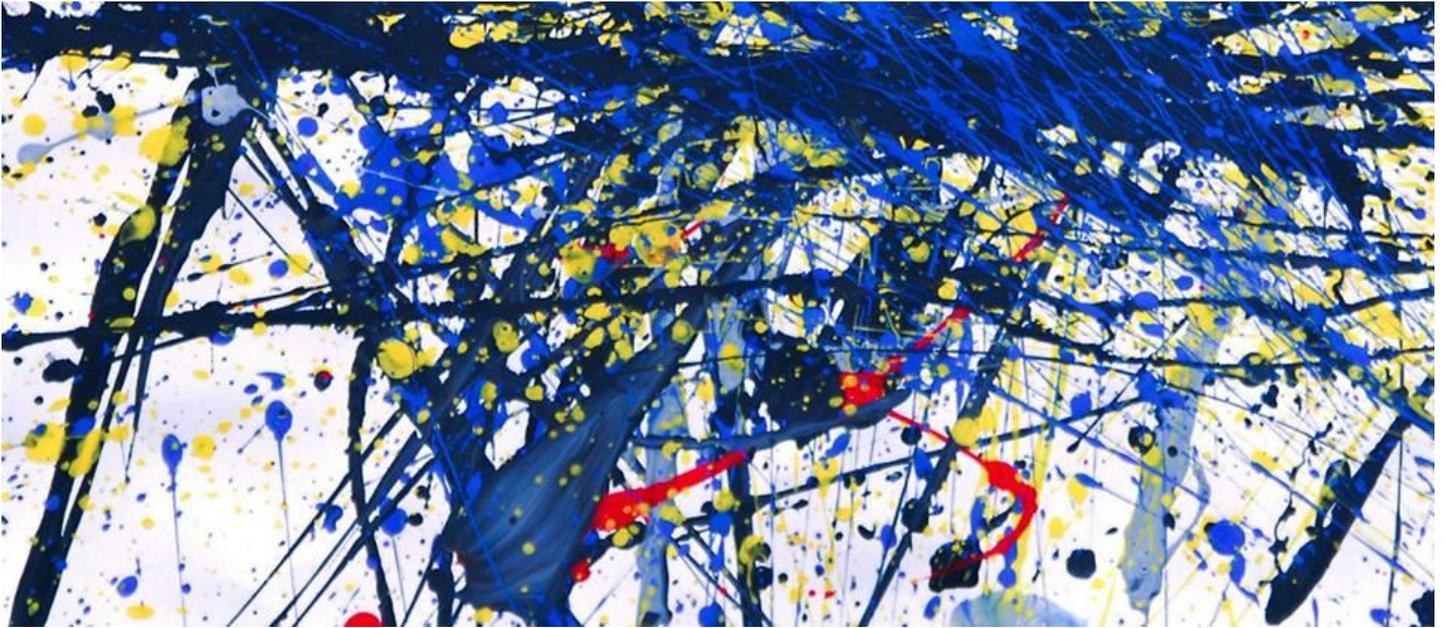
J'ai rangé tous mes mots pour un temps nécessaire
A croire à l'utopie qu'ils puissent ébranler

L'obscur certitude où veulent nous noyer
Ceux qui vendent nos vies plutôt que de les faire.

Pour mourir bien portant, achetez les projets
Que le profit dessine en besoins essentiels ;
A bien trop hésiter vous risquer de mourir
Heureux, libres et trop nus pour être encore vivant.

J'ai rangé tous mes mots parce qu'ils ne croient plus
Et que leur foi n'est pas de mon fait, croyez-moi,
Mes mots me manquent tant pour ce qu'ils me portaient
Mais Le Profit est Roi et je ne suis qu'un pion.

Pour vivre à poings fermés il faut parfois se taire
Et ma nuit m'est pas sombre, elle est un lieu d'asile
Où mes mots tâtonnants inventent la lumière
Qu'ils m'offriront alors...alors je reviendrai...



Je ne veux plus la paix...

Le vent n'existait pas avant son pas dansant
Et le soleil doutait à mes matins frileux,
Mes mains aux doigts soudés ne priaient qu'un seul dieu :
Celui d'être homme enfin et de m'aimer enfant.

La pluie n'existait pas avant ses yeux rieurs
Et la nuit hésitait le soir à mon chevet
Entre l'apprendre enfin et me perdre à jamais
Ou tenter d'oublier qu'il pouvait faire pluie cœur.

Aimer, c'est parfois bien plus violent qu'une goutte
Et savoir son chemin sur la vitre ou le cœur
C'est ne pas consoler l'épine et puis la peur
Où la nuit saigne un peu d'oublier tant de doute...

Je ne veux plus la paix ni le chemin de l'eau,
Je veux ne plus savoir ni même la buée,
Demain n'existera que si tu veux m'aimer
Et la nuit t'attendra à me mordre la peau...



JE VEUX D'LA POÉSIE

Je veux d'la poésie qui marche les pieds nus
Et crie le poing fermé, à s'en casser la voix
Le prix du sang perdu des damnés, des sans-droits,
D'la poésie qui pleure et qui dort dans la rue.

Je veux d'la poésie qui mouille sa chemise,
Éreintée de sueur autant que de colère
Et s'écrit main calleuse et cheville ouvrière
Au coin de l'établi, d'une danse insoumise.

Je veux d'la poésie qui brule ses papiers
Et marche tête haute en chantant ses slogans,
Qui écrit le pas libre et en sortant du rang
Pour pisser d'un jet dru sur tous les barbelés

Je veux d'la poésie en carnet à spirale
Écornée de voyages et tachée de café,
D'la poésie de poche aux élans familiers
Accoudée au comptoir et les ongles un peu sales.

Je veux d'la poésie qui rit beaucoup trop fort
Et d'un rire d'appétit qui ne se cache pas,
Qui pète et rote à table et mange avec les doigts,
D'la poésie qui joue à l'envers du décor.

Je veux d'la poésie qui roule sous la table,
Enivré du bonheur d'être avec les copains,
D'la poésie qui sauce et qui finit son pain,
Qui lèche son assiette en élan délectable.

Je veux d'la poésie qui s'endort au soleil
Au milieu des enfants qui jouent dans le jardin,
Qui lave la vaisselle en se brulant les mains
Et la laisse sécher dans le chant des abeilles.

Je veux d'la poésie qui torche les bébés,
Qui fout les doigts dedans et qui sent le caca
Puis fouraille du nez au ventre délicat
Pour cueillir le bonheur qui sent le lait tourné.

Je veux d'la poésie dont la gorge se noue
Quand l'entre chien et loup se glisse à la fenêtre
En braises crépuscules aux allures de peut-être
Et qui s'offre l'oubli de tomber à genoux.

Je veux d'la poésie qui pétrit le vivant
Comme on pétrit son pain, d'une main généreuse
Émiettant son levain d'une course fiévreuse
Et qui s'essuie le front au soir en l'enfournant.

Je veux d'la poésie se coltinant la Vie,
La prenant à plein bras en désirs incarnés,
Qui bande tous ces vers en volcans embrasés
Et y fourre la langue et puis le sexe aussi.

Je veux d'la poésie qui ouvre grand les yeux
Sur le feu et l'abîme où le corps exultant
Éjacule ses mots de foutre et de diamants
Lorsque la jouissance engloutit tous les feux.

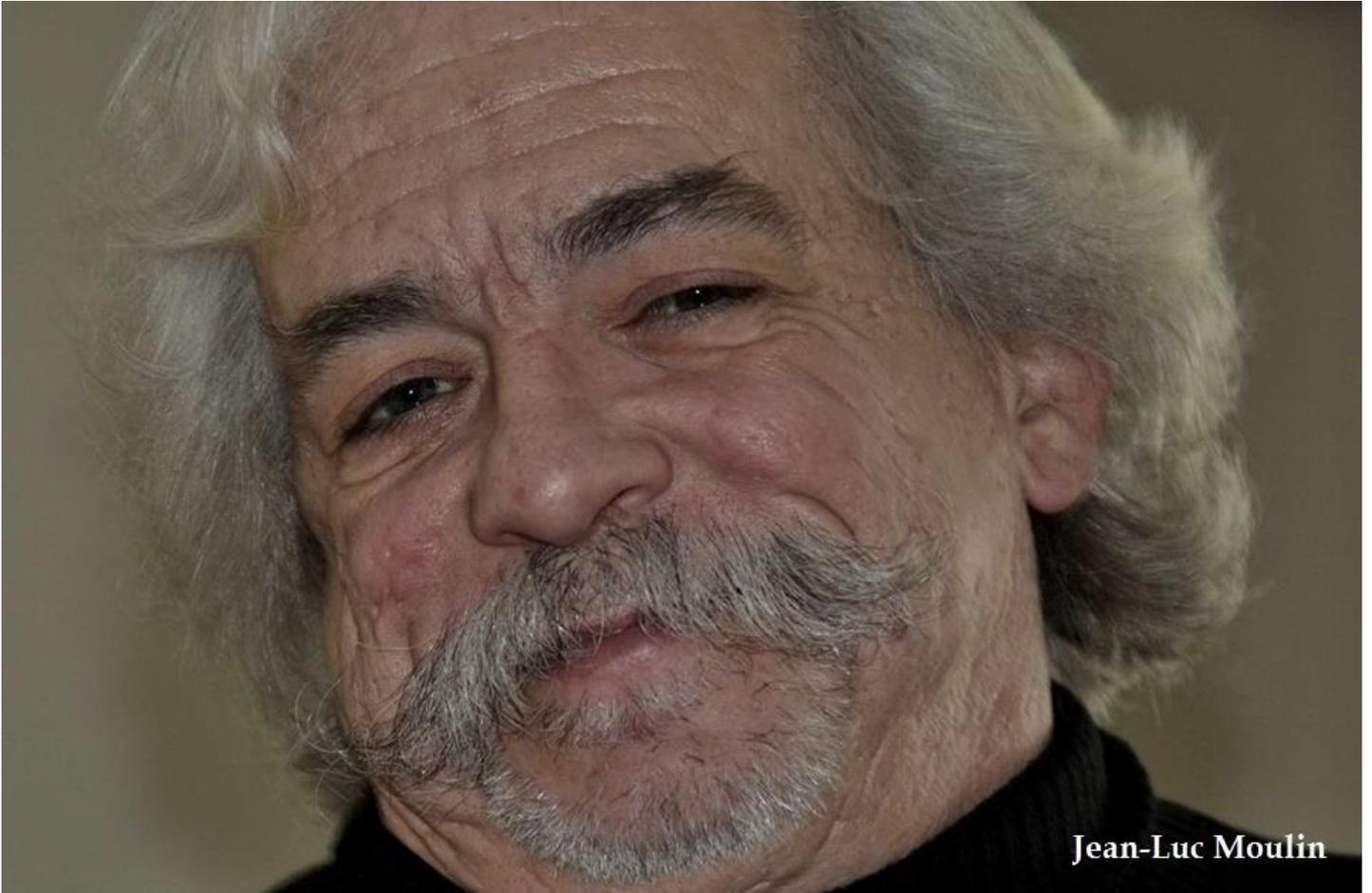
Je veux d'la poésie qui s'endort au matin
Les yeux plissés d'embruns d'insomnie volontaire,
Où les mots tachés d'ancre en folie solitaire
Acceptent de mourir en murmurant : « enfin »...

Alors si vous craignez pour vos parquets précieux
Au vu de mes souliers crottés de mots vivants
Et de mes bras chargés de colère et de vent,
Fermez-moi vos salons et détournez les yeux.

J'irai slamer mes rimes à Cité que veux-tu
Et écouter Léo éructer Baudelaire,
Arpenter du Verlaine au creux des réverbères
Hanté par un Villon amoureux des pendus.

J'irai taguer vos murs en crachats mélodieux
Et conter à vos chiens le temps qu'ils étaient loups
Puis j'irai m'endormir au secret le plus doux
De trop aimer la Vie avant que d'être vieux...

L'HOMME OUBLIÉ



Poèmes

Jean-Luc Moulin

www.poesielavie.com